LES GOULIARDS

Par Pierre CARNAC

"Les tailleurs de pierres de Dénezé-sous-Doue, combattants de la nuit pour la liberté"

dans le prochain numéro.

Ordre initiatique à vocation contestataire, la confrérie des Gouliards a affronté des siècles durant le monde des privilèges et des privilégiés, Religion et Noblesse, dans le but secret, mais tenace, de remettre le Peuple dans ses "vrais droits". Combattants de l'ombre, armés de la force sans frontières de la satyre populaire, les Gouliards surent éveiller l'esprit de contestation, voire même de révolte, pour le mettre au service du Peuple. En cela ils préparèrent, à leur manière, le terrain sur lequel devait œuvrer par la suite la Révolution de 1789.

Dérivé, selon certains spécialistes, tout aussi bien du vieux terme français **gole** (ce qui explique la forme goliard, adoptée par le Robert) ou **goule** (à présent gueule), que du vocable latin vulgaire **golias,** utilisé au Moyen Age pour désigner le gourmand, le mot gouliard fit sa fortune aux XIVè et XVè siècles, lorsqu'il désignait également les bouffons jongleurs et les clercs vagabonds de l'époque. Selon Grimm, auteur du XVIIIè siècle, le mot Goliard viendrait du terme provençal : **galiar** tromper.

Secte ou ordre secret à caractère véritablement initiatique, les Gouliards se sont fait connaître par deux de leurs manifestations coutumières et dont ils ne se gênaient pas de diffuser l'existence, leurs poèmes et leurs banquets.

Les poèmes d'abord. Présents en Angleterre, France, Allemagne et Italie, signalés en

Espagne, compris dans un véritable réseau international, les Gouliards enrichirent la poésie populaire des pays qui les connurent par bon nombre de poèmes et pièces en vers latins. Des œuvres étranges, créées à partir du XIIè siècle elles portaient un message secret jamais véritablement dévoilé.

But apparent et véritable point central traditionnel des réunions des Gouliards, le banquet - proche comme source d'inspiration du banquet platoniciens'inscrivit normalement dans l'activité coutumière des **Thyases**, sociétés fermées, où repas, discussions philosophiques et danse jouaient un rôle essentiel et aux réunions desquelles nul n'étaient admis s'il ne présentait pas patte blanche, c'est-à-dire une **tessère**, espèce de jeton gravé d'un signe symbolique. A l'entrée tout participant devait en plus, savoir expliquer **le sens caché** du symbole porté par son jeton. Les Fratries romaines s'inspirèrent des Thyases grecques pour perpétuer, à leur tour, dans un véritable cadre initiatique, la tradition du banquet et du jeton.

L'Apocalypse de Saint Jean fait allusion à ces jetons qui prennent date de la sorte, également dans l'histoire des **signes** hiéroglyphiques de reconnaissance et dans celle des rebus. C'est justement parce qu'ils le considéraient l'inventeur du jeton de reconnaissance (même si à tort car bien tardif), les Gouliards placèrent Saint Jean parmi leurs grands patrons célestes, un choix qu'ils ont -pense Grasset d'Orcet, un des rares auteurs qui les a étudié - légué par la suite aux Franc Maçons. Repris par les collèges artisanaux romains, le banquet "fermé", entra dans la vie "philosophique" et professionnelle des artistes et des artisans, canal à travers lequel il se retrouva, toujours

Rebus de Picardie
(XVI siècle)

à l'honneur chez les membres des très nombreuses confréries constituées au Moyen Age. Les Templiers l'adoptèrent à leur tour, les premières loges corporatives d'artisan aussi.

"Nul dans l'histoire des temps modernes, écrit Grasset d'Orcet n'a joué un rôle plus considérable que l'association secrète connue du onzième au treizième siècle sous le nom de **Gouliards** ou **Fils de Goulia.** Cette association, précise encore l'érudit, ne s'est dissoute qu'au commencement de ce siècle (le XIXè siècle, n.d.l.r.) après avoir pleinement atteint le but qu'elle s'était proposé depuis plus de mille ans, et qui était de substituer la souveraineté du peuple à celle de l'Eglise et de la noblesse."

LE LANGAGE DU BLASON, SECRET DU LANGAGE

Promouvoir la souveraineté du peuple, but non avoué et permanente démarche secrète bien assise sur un radicalisme égalitaire et largement démocratique, firent des Gouliards des agitateurs sociaux avant la lettre. Caractère excité et convictions que l'on pouvait taxer déjà de franchement politiques, leur attira la sympathie du peuple. Ils recrutèrent ainsi dans leurs rangs tous ceux qui se réclamaient à l'époque, de quelque protestation sociale quelle qu'elle soit, d'où aussi la présence de marginaux "éclairés" ou croyant l'être, parmi tous ceux qui vinrent grossir leur nombre. Clercs vagabond, étudiants mendiants, moines copistes des manuscrits des abayes romanes s'y inscrivent aussi. Des associations pour ne pas dire des confréries estudiantines, passèrent le message gouliard d'une université de l'époque à l'autre. Des simples pièces satyriques appelées **Estudiantines** - comme les estudiantines italiennes de Bologne ou de Ferrare ou la fameuse **Estudiantine madrilegna** espagnole en portèrent la marque. Importé de France en Espagne, le credo libertaire de quelques sociétés d'étudiants **mendiants** (pour pouvoir continuer leurs études) diffusa aussi le goût pour le premier théâtre dans et de la rue, connu dans l'histoire du théâtre laïque européen. On y jouait des pièces satiriques d'inspiration locale dont l'humour plutôt gras et la critique sociale virulente égayait des mécenes d'occasion. Bouffonneries obscènes et répliques impies abondaient dans ces pièces qui raillaient tout sauf le pauvre et le corvéable à merci, le petit voleur et la prostituée. Assez souvent des rapports de police de l'époque font allusion à des véritables saturnales dignes du **Satyricon** de Pétrone, organisées par ces "jongleurs, amuseurs publics, bateleurs, étudiants mendiants et clercs errants."

Points de chute annuels, les carnavals déroulés dans les grandes villes commerciales de l'époque, des Flandres à l'Italie du nord et des Marches d'Espagne à Nuremberg, abritaient

leurs mascarades. Cela dit n'était Gouliard qui voulait. Pour être reçu dans les rangs de l'association il fallait subir des épreuves et surtout prendre des engagements à vie ; des sanctions d'une extrême sévérité punissaient tous ceux qui outrepassaient les règles strictes de l'obéissance gouliarde. Une obédience d'ordre ou de secte dirait-on, à l'intérieur de laquelle la pratique d'une grande entraide fraternelle absolue constituait le premier des commandements.

Nul doute secret sans rituel d'initiation, mais aussi nul crédo initiatique dépourvu de sa propre mythologie. Les Gouliards eux-mêmes s'accordaient des origines que les etymologistes modernes accepteraient sans trop d'empressement. Ainsi, et ce sont également Straccali et Giesebrecht parmi les auteurs qui en ont parlé, chaque bon Gouliard pensait être un **Fils de Golia,** d'appartenir à la **Famille de Golia** (d'où la fraternité gouliarde) sinon aussi à la gente des... Perroquets !

Véritable rébus parlant, cette dernière identité gouliarde reporte aux aléas historiques du nom de l'admirable oiseau ; perroquet, aux XVè et XVIè siècles était dit encore **papegay** ou **papegault.** En fait, selon la traduction "gouliarde", Pape des **gays hommes** (et du gay savoir, ce qui nous rapproche déjà de Rabelais), cette appellation tournait en dérision la hiérarchie catholique et il est à s'interroger sur le véritable sens de la présence des têtes de perroquet parmi les ornements de choix des chapitaux des églises romanes.

D'origine arabe, arrivés en France déjà au IXè siècle avec les incursions musulmanes, l'image et le nom de l'oiseau railleur (comme un Gouliard) furent collés dès le début aux grands de l'église, évêque et Pape. La similitude phonétique aidant, la critique populaire fit du papegay le Pape des oiseaux comme celui des fidèles... Pour dire un peu plus, il faudrait ajouter que la hiérarchie de l'ordre des Gouliards parodiait largement celle de l'Eglise Catholique Apostolique Romaine et que pour la connaître au détail près, il suffit de relire le chapitre consacré par François Rabelais (1494-1553) à **l'Ile Sonnante.** Le plus important des Gouliards, leur Pape, était en somme le **Papegault.**

Farce gouliarde sans doute, la tire au papegault ou pour mieux dire la coutume carnavalesque de tirer (à l'arc) le "papegault", oiseau de carton ou de bois, placé au bout d'une perche pour servir de cible aux tireurs à l'arc ou à l'arbalète. Dans le nord de la France, il évoquait à la fois la haine et l'engagement sacré des Gouliards de combattre l'Eglise de Rome.

Quant aux Fils ou Frères de Golia ou Goulia si l'on suit le même Giesebrecht, il s'agirait purement et simplement de la famille de Goliath, le géant de la Bible terrassé par le petit David. Filiation outrancière, car se réclamant d'un **grand,** vaincu par un **petit,** la dite origine goliathesque si l'on peut dire de l'appellation des Gouliards semble tout aussi dénuée de fondement que celle qui, faisant fi de toute étymologie possible, accordait aux Gouliards un ancêtre vaillant, de très grand taille, guerrier et par surcroît.., Anglais ! Ce "Gouliard" des débuts, le soi-disant créateur de l'ordre des Gouliards aurait été le dénommé **Map,** gentilhomme de la cour du roi Henri II (1133-1189) d'Angleterre, l'illustre ennemi de Thomas Becket.

En réalité on aurait du insister un peu plus sur la filière du Papegault typiquement locale, car elle faisait également référence au culte, très répandu à l'époque, de Saint Gault (dit aussi Gall ou Gelly), un béat du Moyen Age, réputé bon prêcheur et qui **réveillait** le petit peuple en lui révélant la réalité de son triste état. De quoi sourire si l'on se rappelle que Saint Gely (ou aussi Gaul) signifiait dans le parler Limousin Saint Coq et que le dit coq était le réveil-matin du menu peuple. Occasion aussi de rapprocher des mêmes Gouliards le pamphlet dirigé contre la reine Cathérine de Médicis, paru à Paris en 1575 sous le titre : **Réveille-Matin des François et de leurs voisins...**

*L'éternelle image de la **Veuve**: détresse, maternité protectrice, compassion*
Justiniani in Fortiatum
Escuria

Plus proche de la vérité proverbiale du peuple que des origines artificiellement confectionnées, l'appellation du Fils de Golia ou Goulia évoque certainement un autre rapport;celui qui relie la **Goule,** femme fantastique et dévorante des légendes importées d'Orient, et qui dans la région de Poitiers avait donné son nom à un terrible dragon dévoreur local, la **Grande Goule,** au peuple dont elle chiffre secrètement le nom. "Fils du peuple", les Gouliards étaients les fils symboliques d'une femme pauvre, image populaire, elle aussi, de la "veuve à nombreux enfants", personnage éga-

lement mythique, sans limite dans sa soif d'équité et sa faim de mieux vivre et terrible dans ses sursauts de colère. Verra-t-on alors, avec Giesebrecht, le Gouliard comme le premier fils "historique" de la **Veuve**, appellation traditionnelle, dont s'affubleront par la suite les Franc Maçons (ce qui n'est pas non plus sans poser encore le problème des sources gouliardes de certaines traditions maçonniques).

"... Vagi et lascivi, gulae et ebrietati et caeteris suis voluptatibus dediti, quid quid sibi libitum et licitum faciant" (mous et lascifs, addonnés à la gloutonnerie et à l'ivrognerie et à tous les autres plaisirs, se croyant permis de faire en toute liberté tout ce qui leur plait), fulminait le Concile d'Aix-la-Chapelle à l'encontre des clercs vagabonds, tout en brossant une image bien extérieure et réellement fausse de ceux qui grossirent les premiers, les rangs des Gouliards, pour lesquels l'esclavage aux besoins matériels du corps n'était qu'une manière bien choisie de cacher la réalité de leurs véritables démarches. Des activités "couvertes" qui étaient décidées et suivies dans le cadre agissant des véritables **loges corporatives** placées sous la haute autorité d'une **Mère-Loge** (en langage obscur la "Goulia", d'où aussi et surtout, les "Fils" de "Goulia"). Clercs, Ouvriers ou Artisans et, bien plus rarement Nobles, les Gouliards constituaient un ordre sévèrement clos dont les deux grandes divisions concernaient les **Maçons** et les **Escribouilles.**

Par maçons il faut entendre, à une époque qui était celle des bâtisseurs de Cathédrales, également les **Architectes** et les constructeurs proprement dits ; les escribouilles, quant à eux, au début simples clercs ou moines copistes se firent rattacher les "escrivains de bulles" à la plume rondement déliée et certainement, par la suite les **enjoliveurs de manuscrits,** les miniaturistes, les peintres et dessinateurs professionnels, les graveurs et autres.

"La charité"
(Gravure d'après Brueghel, XVI siècle).

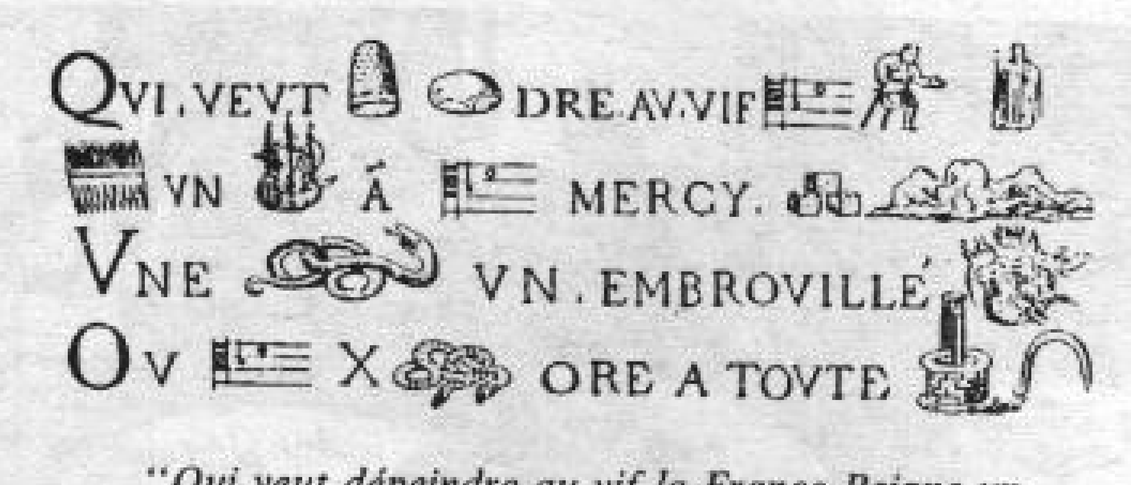
Les "maçons" exprimaient et transmettaient leur message par des "signes" inscrits dans la matière même de leur art ; les seconds maniaient plume et pinceau et s'évertuaient de "parler" par l'écriture et le dessin chiffrés en "grotesques" et rébus divers. Empreintes et "signaux" communs des uns et des autres, l'usage hiéroglyphique, on pourrait dire, du blason. Ainsi les membres de l'**Estudiantina madrilegna,** portaient attaché au chapeau un blason bien peu princier constitué par le dessin d'une fourchette et d'une cuiller d'ivoire (blanchâtre) placée en sautoir. La signification picaresque française de ce blason était :

Sautoir ivoire forche (fourchette)
escolier (le porteur était étudiant)
interprétation déchiffrée :
Sauter hyver force escolier
c'est-à-dire :

L'hiver force les étudiants à sauter (comme ils étaient pauvres et donc très légèrement vêtus, ils sautaient pour se... chauffer ! Ce qui impliquait l'obligation de les aider dès qu'on les croisait dans la rue...).

Discrèt, mais pregnant et digne appel à la confraternité humaine. Combien d'autres exemples de ce même langage gouliard nous rapportent encore les textes picaresques d'époque et par la suite Rabelais ?

Le langage "en rébus" des Gouliards s'exerça de la sorte, par blasons et grotesques interposés, pièces poétiques au sens premier plus qu'obscur et bien sûr par



"Qui veut dépeindre au vif la France Peigne un navire à la mercy des flots. Une vipère, un embrouillé chaos où la discorde ore à toute puissance."

(à Paris, chez Jacques de la Carrière-XVI' siècle).

communications orales, fondées sur les mêmes règles de compréhension, un langage que Rabelais appela **le lanternois** et qui n'est pas loin du dire par le contre sens caché et de l'écrire par les choses et leurs images. Jaloux de leur art de s'exprimer, les Gouliards appelèrent leur propre écriture : **rimaille**. Les dictionnaires du Français sont unanimes lorsqu'ils font valoir le sens péjoratif de ce terme. Rimaille ou rimaillerie, signifient **mauvaise poésie.** Le rimailleur était pauvre versificateur dépourvu de talent. Mais qui ne rit de lui même ne peut se moquer des autres, dit un sage et vieux proverbe.

CHARADES ET MASCARADES ENTRE LES COLONNES

L'entrée dans l'ordre des Gouliards comportait, en dehors d'un parrainage, toujours présent dans l'accession aux secrets de la démarche de tous les ordres initiatiques, des épreuves allant de l'exercice patent du travail habituel de la corporation de rattachement (ouvrière, artisanale ou spéculative intellectuelle) à une épreuve de l'art de l'image et de l'allusion (écriture, dessin, peinture, gravure, sculpture, rébus, pièce en vers, etc).

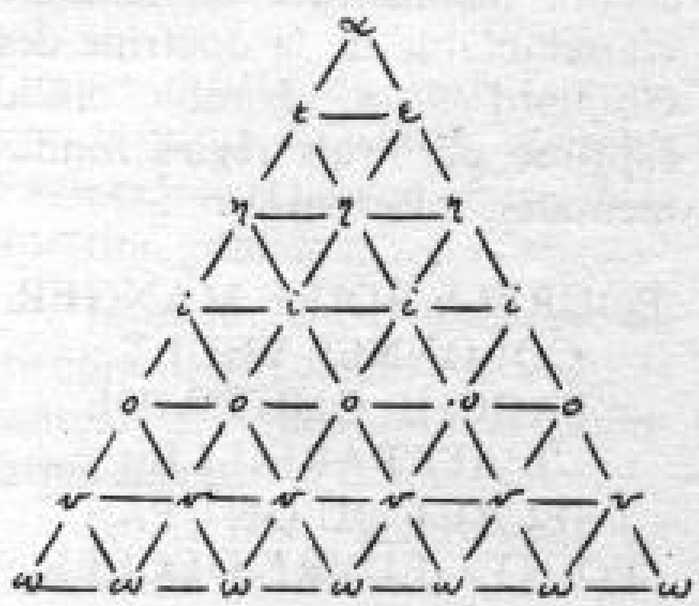
De la charade à la mascarade, tout était mis en jeu pour pouvoir exprimer et faire passer le premier des messages du Gouliard, celui de sa propre Initiation.

Boire et manger... les deux colonnes du temple de la pensée apparente gouliarde, permit aux adèptes de l'association de tirer tous les avantages de n'importe quelle analogie et même des simples fables mises au service de leur doctrine. Ainsi la célèbre vision anedoctique des deux piles de la vieille légende, la pile **du chien** et celle **du renard,** une des premières analogies offertes à la compréhension du néophyte par l'enseignement initiatique gouliard. La pile du chien et la pile du renard... en fait des allusions transparentes aux deux grands principes agissants du monde, le principe humide, féminin, simplement exprimé par l'action de **boire** et le principe sec, masculin, tout aussi simplement exprimé par l'action de **manger** (ne boit-on pas "liquide", ne mange-t-on pas "sec", consistant ?). Mais d'ici là, ô, analogie dans le mythe et l'image, quelle ressemblance avec l'oposition constructive Yin et Yang de la pensée traditionnelle chinoise et avec la complémentarité génératrice femme-homme, expression universelle de la dualité fondamentale... Les Alchimistes y virent le feu dans l'Athanor et la Franc Maçonnerie réactualisa à son tour l'image tout en reprenant les deux colonnes du Temple de Salomon."

"Il dressa les colonnes au portique du Temple ;
il dressa la colonne de droite et la nomma Jakin ;
puis il dressa la colonne de gauche et la nomma Booz ; et il y avait sur le sommet des colonnes un travail figurant des lis. Ainsi fut achevé l'ouvrage de Salomon".

Jakin et Booz. Ces colonnes coulées en airain, métal sacré, symbole éternel de l'indissoluble alliance entre le Ciel et la Terre, le haut et le bas, garantie de la stabilité et de la pérennité du monde et de la protection divine, évoquent à leur tour d'un côté la solidité et la stabilité (Jakin) et de l'autre la passivité féminine, le **rouge,** et le **blanc,** passion et pureté...

Excessivement marqués par l'emploi des symboles à valeur également sémantique et visuelle, dans le domaines conjoints des mots et des figures, les Gouliards accusèrent des influences alchimiques et astrologiques certaines.



Le triangle "monde de alpha à oméga."

Papyrus 5025 (I 12) du Musée d'Antiquités de Berlin.

DE PLATON A RABELAIS A TRAVERS LES SYMBOLES

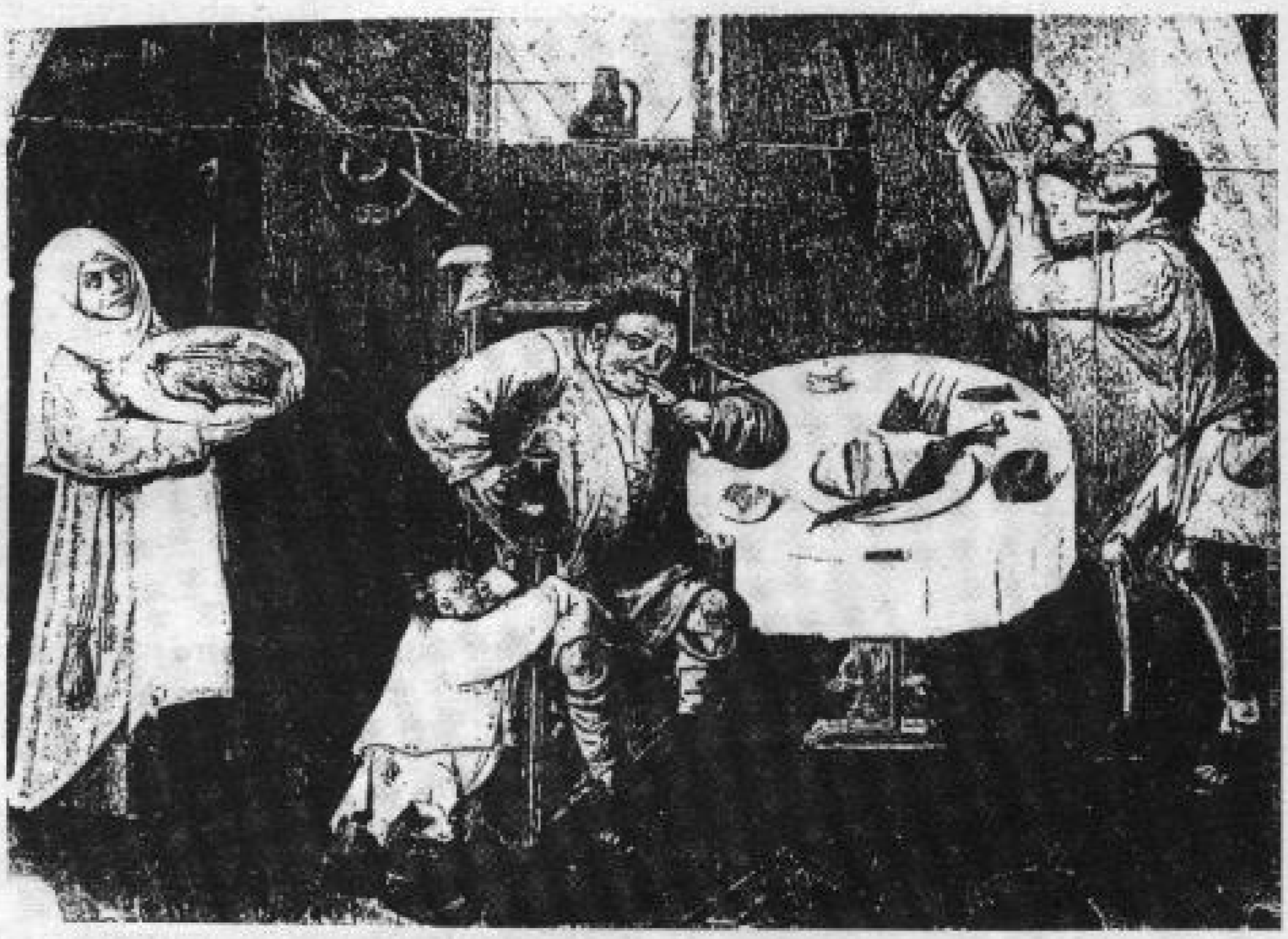
La doctrine des quatre éléments, le riche contenu symbolique de la notion de ventre - endroit de digestion, corruption, consommation voire aussi de gestation - l'image figurée du four en tant qu'instrument de travail, de "formation" illustrèrent et dominèrent depuis toujours les démarches alchimiques. La passion arithmologique des "nombres élus" qui trouvèrent leur usage magique dans les rituels et les enseignements de certaines confréries secrètes du Moyen Age, enrichit à son tour leurs visions du monde. Approches mentales alchimiques et numérologie néo-pythagoricienne remise au goût du jour, se retrouvèrent de la sorte dans la pensée gouliarde.

Straccali, Giesebrecht et Grasset d'Orcet sont d'accord sur le rôle joué par les évocations trinitaires dans ce que l'on pourrait encore reconstituer de manière vraisemblable de la doctrine des Gouliard : un véritable credo exprimé par **trois** règles fondamentales, mises en vers :

POURPLE BOIRE MANGER
COLONNES VEULT ;
PROCHE QUI T'AIDE
L'AIT PAREILLE ;
SECRET QU'ONT PAS,
POINT OEUVRE DECELE.

Pour expliquer ces commandements fondamentaux de l'association des Gouliards il faut, d'abord, aller bien plus loin dans l'exploration de leur symbolique.

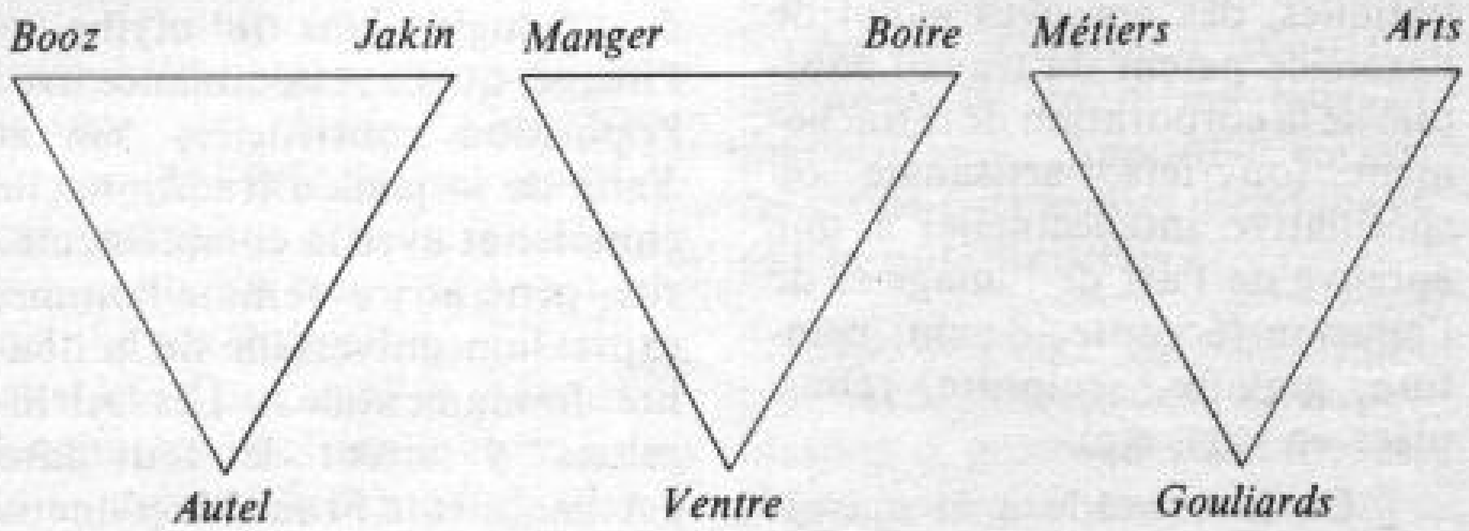
Sur les quatre éléments ce n'est plus le cas d'insister, quant au ventre et au four, symboles essentiels, bien distincts mais aussi étroitement reliés par leurs analogies de fonction et de représentation, ils sont présents tout aussi bien dans le langage figuré que dans l'imagerie gouliarde.



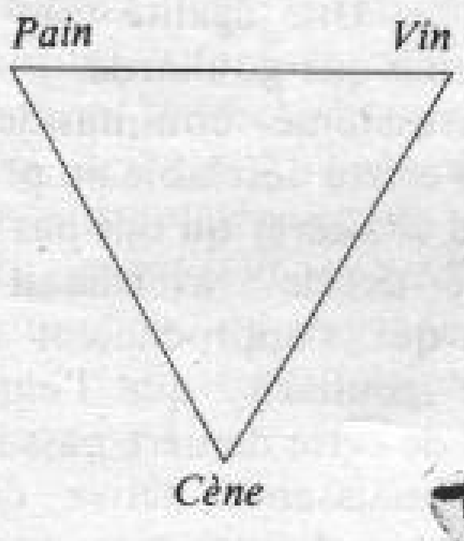
"La gourmandise". H. BOSCH (1455-1516).

Boire, Manger, ventre, l'inéluctable triangle de la vie matérielle relie en symbole les deux colonnes qui encadrent et gardent la porte du temple, à l'autel où se consommait le rituel. Image également philosophique et physique et dans les deux cas tout aussi logique que naturelle.

Boire, manger, ventre, substances liquides, solvants et dilluants et matières solides, sciures et sels métalliques, oxydes, minerais et autres sels qui s'offrent au travail laborieux de la chaleur dans l'Athanor, le four alchimique. Voilà le ventre, le four agit en tant qu'architecte du manifesté, endroit où la démarche se matérialise, tout en sortant de son propre plan. Un ventre que les Gouliards nommaient, façon populaire, **la tripe**, eux-mêmes se considérant comme "la tripe des corps d'art et de métier" (observation judicieuse de Grasset d'Orcet qui rapproche cette vision Gouliarde de la pensée initiatique antique si bien exprimée dans la littérature latine par la fameuse fable concernant le ventre et les membres).



Occasion de rappeler l'image symbolique livrée aux fidèles par l'interprétation "couverte", cachée, de l'eucharistie et qui a sans doute elle aussi renforcé, sur ce point, la doctrine gouliarde. En effet, cette fois-ci, le triangle de vie spirituel, est esquissé par le **vin** (boire), le **pain** (manger), et la **cène** (autel, ventre, consommation, digestion). Cette comparaison nous fait remonter pour encore une fois - à travers l'image de **l'Agapé,** cène rituelle des ordres initiatiques de toujours et source d'inspiration des amicales **agapes** de nos jours - vers le Banquet de Platon, et aussi, pour rester au niveau de l'époque, à l'œuvre de Rabelais, où on se retrouve aux prises avec le charme philosophique oserait-on dire, à la gouliarde, du célèbre chapitre consacré à **Messer Gaster.**



"La maigre cuisine". Gravure de Hondius, d'après Brueghel.

La majorité des spécialistes en symbolique de nos jours, relient l'image du four aux rituels de la métallurgie et surtout à ceux des Arts du feu. Cette correspondance fondée, sur l'histoire des Techniques du travail des métaux, est indéniable, mais il ne faut pas oublier, non plus, le rôle symboliquement "digestif" du ventre four, digestion alchimique sur le chemin de la préparation de la Pierre philosophale, mais aussi digestion philosophique. Dans ce dernier cas, l'analogie remonte des entrailles du ventre aux circovolutions du cerveau pour évoquer le rôle complémentaire du couple ventre-cerveau dans l'agencement du simple **vivre.** Poursuivant encore plus loin le jeu des analogies symboliques on peut remarquer que la vision trinitaire triangulaire fait du temple, déterminé par les deux colonnes et l'autel, l'image même de la vulve ce qui relie la fonction digestive du ventre (premier temps) à sa fonction formative (second temps), qui remonte de l'image fruste du sexe féminin vers le creux du ventre, véritable **Pantocrator** (Dieu en gloire) de la doctrine gouliarde...

Mais le ventre insatiable du mendiant d'Homère est aussi le moteur des humaines et populaires révoltes et émeutes...

Amis des Alchimistes, les Gouliards le furent aussi des Astrologues. De même que des **Adeptes** - nom traditionnel des Alchimistes de l'époque - les Astrologues, furent intéressés par le monde des Gouliards qui en recruta bon nombre. C'étaient des : "divinateurs... amuseurs du simple peuple, semblant non de la bouche mais du ventre parler et répondre à ceux qui les interrogeaient" écrivit Rabelais qui les détestait et qui, par Pantagruel

interposé les gratifia du titre **d'engastrymithes !**

Quant à la trinité-coutume, pour revenir aux trois commandements des Gouliards, citons, sur la voie du four-ventre, pour encore une fois Rabelais. N'écrit-il pas que "selon le proverbe des Limousins, à faire **la gueule** d'un **four** sont **trois** pierres nécessaires" ?
Revoilà arriver les deux piles (colonnes) et le coignet ou la clef du four, une autre disposition symboliquement trinitaire. Cet agencement constructif trinitaire se retrouve dans les plus anciens portiques connus où un linteau lourd coiffe deux montants légèrement obliqués vers l'intérieur de l'espace de la porte, dans une image qui est celle de la lettre (Pi) de l'alphabète grec.

Occasion d'ajouter que chaque montant (colonne ou pylé, chez les Grecs) portait un nom : le pilier-colonne situé vers le septentrion (le linteau de la "porte" était rituellement orienté est-ouest) était appelé Kynea (le chien) et illustrait comme on l'a déjà dit le principe humide féminin, le pilier colonne situé vers le midi le **Kélétes** (le renard) représentait le principe sec, masculin.

Reprenons l'image... Très fidèle le chien, rusé et trompeur le renard... Au-dessus de l'homme, clef de voûte, pont même, car liaison dominante entre le chien et le renard : un chien psychopompe, guide de l'âme humaine dans la nuit de la mort et un renard créateur mais ambivalent, car symbole ambigu de la conscience humaine, reflet fugace de miroir de la tentation. Tout cela pour ne pas oublier que la clef, même si elle est grandement et simplement une clef de voûte ne perd point sa signification symbolique de signe de la prospérité, cette prospérité qui selon un très vieux proverbe anatolien **"passe entre le chien et le renard".**

La prospérité, clef de la porte du four... le symbole s'amplifie dès qu'on pense au four nourricier et au pain quotidien. Ce pain qui n'était pas seulement celui des hommes, mais aussi celui des dieux, un pain sacrificiel, d'où l'habitude de munir le sanctuaire d'un four spécialement consacré à la cuisson des petits pains rituels. Cette coutume conduisit les architectes de certains sanctuaires où se déroulaient les rites de certaines confréries religieuses ou philosophiques à accoler **deux** fours, un grand et un petit... Le grand pour le pain de l'humaine faim, le petit pour la cuisson des boulettes de pâte (sphérique = parfait) des offices. Deux fours accolés, un grand et un petit dont la position et l'usage ne peuvent être expliqués que de cette manière, ouvrent leurs gueules très vraisemblablement gouliardes dans la caverne aux sculptures de Dénézé-sous-Doué, dans le Saumurois.

Boire et manger, colonnes de l'existence frustre, philosophiquement végétative, se retrouvent dans le premier grand commandement gouliard, dont le seul terme qui reste encore à éclairer est le mot **pourple.** Couleur, la pourpre, rattachée au symbolisme du rouge, désignait également la dignité (sénatoriale et impériale à Rome, cardinalice dans l'Eglise catholique) et la connaissance, la Gnose, dans le cas de l'Islam (la couleur pourpre était une des faces des manifestations de la lumière absolue dans l'extase, selon Jélaled' Din Rûmi), d'où le sens de dépôt de savoir attribué aux ayants droit de la porter. Ainsi il n'est nullement étonnant que les Gouliards s'appelèrent eux-mêmes dès **Pourples,** le titre de **Maître-Pourple** étaient concédé aux maîtres gouliards affiliés à la **Loge-Mère** de Paris.

Le second commandement gouliard déjà évoqué : "proche qui t'aide l'ait pareille" se prête à son tour, à deux lectures bien différentes, la première, picaresque, à la gouliarde, dont on peut très bien imaginer la vision "physiquement" égalitaire, la seconde, à la fois philosophique et politique-proclamait le grand principe de l'égalité. Une égalité tout aussi humaine que gouliarde.
Le troisième commandement d'une clarté décelable au premier abord : "secret qu'ont pas point œuvre decèle" avertissait tous ceux qui s'approchaient de la cause gouliarde que l'entendement de cette denière passait par la connaissance active de ses secrets, en d'autre mots par l'apprentissage du langage gouliard et des sens cachés des symboles, blasons, rebus et autres figurations des Gouliards.

De la sorte le véritable catéchisme bachique du sixième livre du **Pantagruel** où Rabelais semble réunir l'ennoncé suffisamment clair des commandements gouliards en constitue un véritable manifeste :

"La lanterne humaine est le ventre ; il est la raison qui ordonne
que chacun travaille ;
Il soumet les humains à des rois
qui ne sont que vrais fols
Mais il est des raillards qui assurent
qu'ils n'ont d'égal
Que celui qu'un noble ventre à fait éclore.
Sans peine ils y trouvent la raison
Que ce fut l'architecte bon travailleur
Messire ventre, qui aima et fit crosse
et trône.
Guère n'est fol qui nie le Dieu Bouteille,
Gouverne Rome, se garde France bout elle.

TEXTE	Observations
"On doit d'abord faire une œuvre qui prouve	Originalité
Que nul autre n'a fait pareille. On ne peut la composer qu'en français	Pas de latin
Sur toutes choses qui se meuvent à l'heure	Actualité du sujet
Dans cette planche qu'il n'y ait pas d'autre rime que **poule**.	Langage couvert
On use de cette rime afin que la retrouvant	Le maçon
puisse lire ce qu'on a mis dans cette planche".	Possibilité de déchiffrement.

A qui reçoit le secret de lire le lanternois
Montre que l'huile humaine est bouteille..."

Le rôle de la colonne-pile dans l'agencement de l'organisation gouliarde fut tel que ce fut par des piles qu'on en compta les grades initiatiques qui dénombraient cinq niveaux. Passant dans un clin d'œil sur le choix ésotérique du cinq (pentagramme mystique, représentation de l'homme et symbole du centre, du central, de l'absolu établi sur les quatre piliers (éléments du stable, de la stabilité) explorons le tableau succint de ces grades dont l'ordre décroissant saluait la montée :

Piles	Titre	Signe couvert	Signe ouvert	Observation
Une pile pourple	Grand Architecte	∴	∴	Maîtres-Pourples
Deux piles pourple	Cardinal	∴	∴	
Trois piles pourple	Trépelu	∴	∴	
Quatre piles pourple	Crapaud	∴	∴	Apprentis
Cinq piles pourple	Simple	∴	∴	

(Hiérarchie établie selon Straccali, Giesebrecht et Grasset d'Orcet).

DEVENIR GOULIARD

Rien de plus recherché ni de plus méconnu que l'initiation gouliarde. Citons à ce propos Grasset d'Orcet : "La société de Goulia s'ouvrait à tout le monde, nobles et manants, riches et pauvres, Français et étrangers, hommes et femmes, clercs et laïques et la Papauté la tolérait comme une soupape nécessaire n'ayant jamais poursuivi que les clercs proprement dits qui déshonoraient l'ordre public par leur vagabondage et leur vie crapuleuse, et qu'elle punissait par l'exclusion des privilèges attachés au cléricat."

Mais pour devenir Gouliard, pour être accepté dans les rangs des Fils de Goulia, il fallait, comme nous l'avons déjà précisé, passer à travers les épreuves d'une initiation. Qu'en sait-on vraiment de nos jours ? Peu de choses si ce n'est, de façon certaine ce qui nous a légué **subrepticement** en la matière - car sa relation ne fut jamais interprétée dans la réalité sousjacente de son sens gouliard - le même Rabelais. Ce sont des précisions d'importance sur, tout justement, le travail d'épreuve que devait fournir l'impétrant avant d'être accepté parmi les Gouliards.

Pour la rime en **poule,** il est nécessaire de préciser que le mot couple était riche en symbolisme particulier. Ainsi il représentait non seulement "la mère" (recoupement avec la Mère Goulia), mais aussi le **peuple,** dont la "figure" hiéroglyphique et le symbole dessiné en rebus et blasons était un **pied de poule.**

A l'occasion, véritable manifeste de l'ordre des Gouliards, Rabelais dévoile leur but secret :

"Le pourple a pour but d'abattre Rome,
A cette fin il cherche à gagner des rois aux Gouliards.
Qui se dit pourple le certifie ;
Que les pairs apprécient le signe qu'il en donne.
Il doit faire une planche où l'on sente qu'il est habile.
Si son rébus le mérite, qu'on lui en signe l'acte et le plombe.
Cet acte doit être une image ornée à jeu de pinceau."

Pour achever ce passage dont la valeur d'information fut expressement soulignée par Grasset d'Orcet, soulignons à notre tour qu'il évoque par l'expression "signe qu'il en donne" l'obligation du Gouliard de se faire signaler à ses pairs par "le signe"... un signe, un certain signe.

RABELAIS

Cela nous fait encore revenir au ventre. Le signe de reconnaissance gouliarde, selon les études de Straccali et Giesebrecht, consistait dans la présentation de la paume de la main gauche ("montrer la paume du côté tort"), geste qui traduit, en langage gouliard, signifiait : "celui qui aime la tripe." Analogie apparemment épicurienne et franchement grossière, mais qui au niveau du langage occulte des Gouliards signifiait, comme on l'a déjà dit, que les Gouliards se prenaient eux-mêmes pour la tripe, le ventre, le moteur, de la société des gens des Arts et des Métiers.

Poursuivant, sur le but réel de l'entreprise gouliarde, ne nous laissons pas égarer par le grand jeu d'images du miroir rabelaisien.

"Le pourple doit offrir de payer les frais du scel,
son but est de développer le goût du fantastique !"

Quel fantastique ? Celui des chimères, de la rêverie ou de la fantaisie, les trois sens courants du terme fantastique, au temps de Rabelais ? Ou, tout simplement leurs contre-sens, projeté à tout bout de champ par les rébus et le langage des Gouliards ? La véritable réponse consiste dans l'interprétation bien cachée dans les apparences du dernier mot du vers. Le fantastique de la mise en mots couverts des aspects de l'actualité politique et sociale du temps et de la diffusion par les initiés dans la masse du peuple des messages critiques inscrites dans des images... L'initiation gouliarde devenait de cette manière une accession à la connaissance et à la lecture des vérités de l'époque, la raillerie étant la clef de la porte qui conduisait à plus de liberté, plus d'égalité et plus de fraternité.

C'est de cette façon qu'il faut comprendre les stages historiques suivis par le pamphlet, la diatribe ; les vers railleurs, l'épigramme ou les rébus et en fin de compte la caricature, sur les bancs des classes de raison de l'école de pensée gouliarde.

Exemple déjà donné d'une de ces compositions, reproduites dans son article par Grasset d'Orcet, une des pièces en vers des **dicts moraux par mettre en tapisserie** (Maître Henry Baude). Le dessin représente selon sa propre légende, "un bonhomme regardant un boys auquel a, entre deux albres, une grant toile d'araignée", le tout expliqué par la pièce en vers :

Un courtisan
Bonhomme, dis-moi, si tu daignes
Que regardes-tu dans ce boys ?

Le bonhomme
Je pense aux toiles d'araigne
Qui sont semblables à nos droits
Grosses mousches en tous endroits
Passent, les petites sont prises.

Un fol
Les petits sont subjects aux loys
Et les grans en font à leur guise."

"... à leur guise ? "Mais à l'époque, le "plus grand" qui faisait le plus "à sa guise" n'était autre que **Charles de Guise** (1524-1574) cardinal de Lorraine, instigateur du massacre de la Saint Barthélémy (1572), chef de la Ligue et mortel ennemi des Protestants. Cible de la raillerie gouliarde, le même Charles de Guise devait se retrouver travesti en bourreau dans un pamphlet parisien de 1575, immortalisé par un des panneaux sculptés de la caverne de Dénezé-sous-Doué, argument de choix dans le rapprochement des tailleurs de pierre de Dénezé des Gouliards dont ils semblaient illustrer les buts. (Voir article infra).

GUISE (Charles de Lorraine, cardinal de).

HISTOIRE DE FRANCE ET GOULIARDS

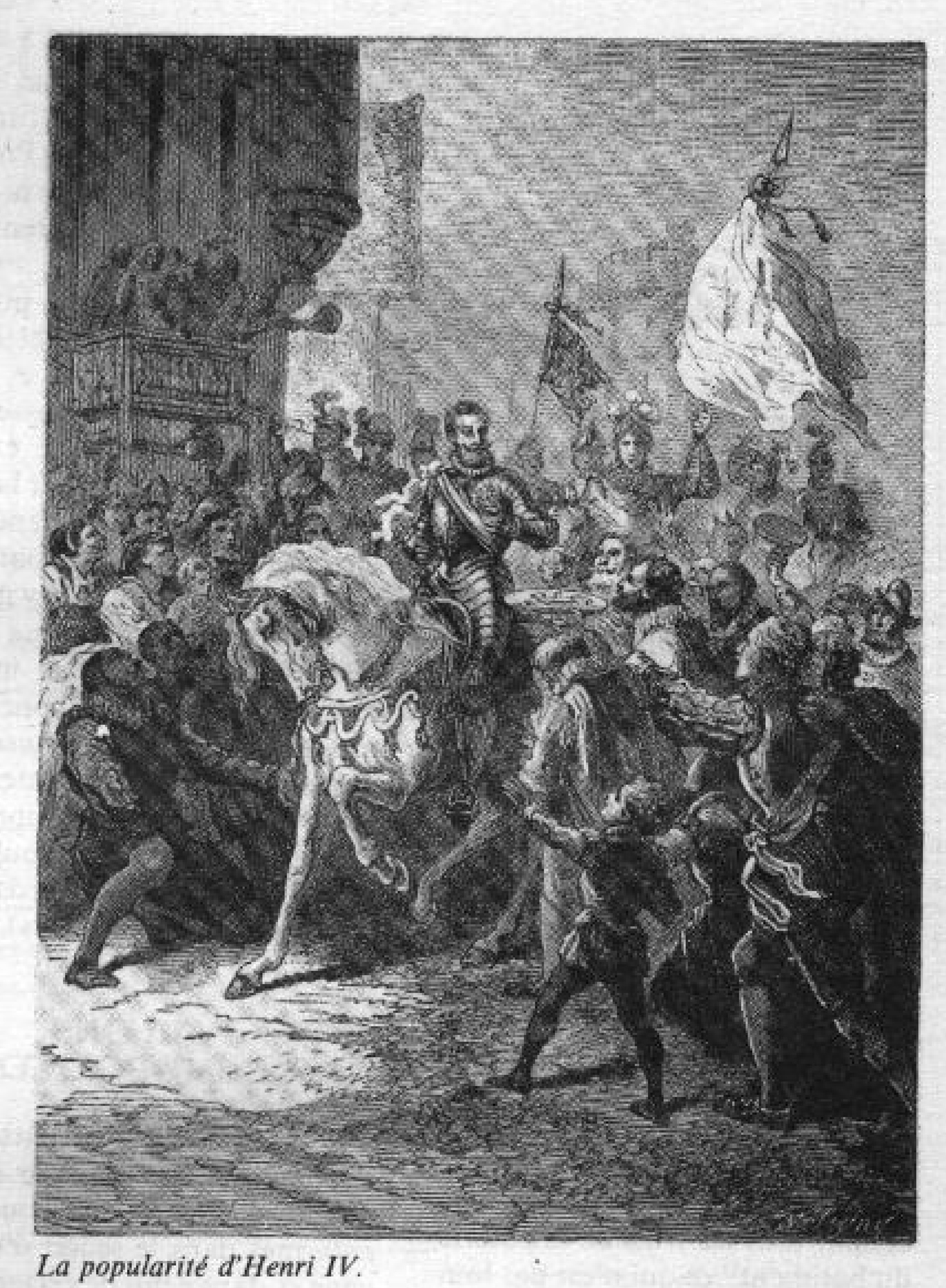
Rapprochement, déductions logiques, appréciations fondées sur certaines analogies ne constituent pas des preuves. Dans le cas des Gouliards il est bien plus facile, car indéniable, de prouver qu'ils ont existé et donc qu'ils ont

agi, que de tirer en clair l'appartenance gouliarde des personnages historiques à comportements... "gouliards". Un énorme matériel documentaire existe, mais il exige des longues et difficiles études critiques pour confirmer des hypothèses, le plus souvent très plausibles. On connait tout de même quelques personnages historiques qui peuvent être comptés sans trop de réserve parmi les Gouliards.

En ordre alphabétique il faudrait commencer par **Abellard** (1079-1142) dénoncé par Saint Bernard comme Gouliard au Pape Innocent II (1130-1143). L'âpre défenseur du conceptualisme subit le châtiment infligé par son propre oncle, le chânoine Fulbert, une peine qui, dans les règles internes de la vie gouliarde devait frapper tous ceux qui séduisaient les filles de leurs hôtes ou patrons.

Hostile à la tradition biblique, l'Ordre des Templiers, devenu avec le temps un véritable Etat dans l'Etat, comportait les mêmes distinctions internes, organisées par professions que les Gouliards de la même époque. Les Templiers comptèrent parmi eux, bon nombre de Gouliards.

Philibert Delorme (1510-1570) l'illustre architecte des Tuilleries et entrepreneur des travaux de Fontainebleau, constructeur du château d'Anet et auteur de plusieurs traités sur l'architecture, participa à la rédaction d'un recueil de **Proverbes, adages et allégories du XVè siècles,** dont une bonne partie sont de sa propre invention **(La Chandelle, l'Habit ne fait pas le moine,** etc.) et reflètent parfaitement la pensée gouliarde. Plus encore, certains des rébus inscrits dans la décoration de la chapelle du château d'Anet, réclament une lecture gouliarde et démontrent aussi, à l'occasion, l'appartenance gouliarde de



La popularité d'Henri IV.

Diane de Poitiers (1499-1566), intitulée par signe et lecture couverte: **maîtresse pourple.**

Ajouter que cette grande dame de l'époque avait élevé dans le parc du château d'Anet, un hôpital pour les pauvres c'est aussi faire montre de sa propension pour les démunis, passion très gouliarde à l'époque. Une même lecture couverte des initiales du roi Henri II (1519-1559), figurées à Anet par un cœur contenant un croissant marqué par les lettres H D enfibulées dans le monogramme royal, place le roi à côté de la dame de son cœur et tout aussi proche de son architecte, parmi ceux pour lesquels l'ordre des Fils de Goulia n'avait plus des secrets. Lorsque Charles IX (1559-1574) vengea d'un coup d'arquebuse les paroles injurieuses prononcées par Jean Goujon à l'adresse de Catherine de Médicis, il agissait selon la légende, en bon Gouliard.

S'il y eut un roi à rapprocher des Gouliards ce fut sans doute **Henri IV** (1553-1610). Pour ne plus parler de l'attitude du Béarnais envers le petit peuple si souvent montée en exergue, rapportons nous à sa participation courante aux représentations des farces données par des acteurs de la rue, à l'Hôtel de Bourgogne ; des farces qui chiffraient à travers

leurs critiques de la cour ou des agissements des puissants du jour, le message occulte gouliard. Ainsi lorsque le 26 janvier 1607 les magistrats de la ville de Paris firent arrêter les comédiens qui avaient joué sous les yeux du roi une farce particulièrement violente visant les impôts qu'il fallait "payer au roi", le bon roi les fit libérer sur le champ. La célèbre "poule au pot" d'Henri IV n'était en somme rien d'autre, suivons en cela Grasset d'Orcet, que l'anagramme gouliarde: **pot-poule,** phonétiquement popoule (peuple par analogie du populus latin lu à la manière latine : popoulous), évocation franco latine du peuple.

Champfleury l'auteur d'une très célèbre **Histoire de la Caricature,** parue au XIX° siècle souligne le fait apparemment curieux que Richelieu, Mazarin et le roi Louis XIII (1601-1643) lui-même, fortement décriés par la noblesse ne furent pas pris comme cibles par les faiseurs de caricatures et pièces satyriques véritablement populaires. L'auteur en donne la raison lorsqu'il écrit que : "ils étaient tous les trois de la côterie du bâtiment" ce qui n'est pas loin de leurs assigner du même coup un certificat d'appartenance gouliarde.

Plus proche de nous, Louis XVIII (1755-1824) doit surprendre peut-être, plus que par sa passion et son admiration pour l'œuvre littéraire de Rabelais, par le fait qu'il occupa ses loisirs par la composition d'un opéra intitulé **Panurge dans l'Ile des lanternes** et qui véhiculait pleinement des idées proches de l'ancien message populaire des Gouliards.

Parmi les personnages de marque qui influèrent le cours des affaires de l'Etat à partir du XVIè siècle, il faut compter, après Diane de Poitiers, Madame de Pompadour (1721-1764), maîtresse-pourple de la Loge-Mère de Paris au même titre que l'avait été Diane de Poitiers. Grasset d'Orcet écrit à ce propos : "... les Gouliards régnèrent avec Madame de Pompadour... et l'on peut s'en apercevoir à la publication de l'Encyclopédie et à l'expulsion des Jésuites. A cette époque, continue Grasset, les Gouliards devaient être excessivement nombreux et leur langage était sans doute très répandu, car on trouve dans un pamphlet contre Madame du Barry un projet d'ordre chevaleresque qu'on lui prêtait et dont les insignes devaient être : un concombre brodé sur la poitrine avec deux excroissances sousjacentes bien marquées" (représentation picaresque tout à fait "à la gouliarde" de l'idée que les Gouliards se faisaient des dits chevaliers).

PARLONS "COSMOPOLITES"

Présents un peu partout en Europe occidentale à leur époque de gloire, les Gouliards une fois enfermés dans le secret d'un langage et dans celui de certains graphismes qui l'exprimaient mieux que tout autre moyen, connurent un bonheur bien mérité dans la création littéraire. Il y eut les "grands" comme Rabelais, les anonymes comme les multiples auteurs d'une collection de recueils intitulés **Embarras de Paris,** véritable gazette hiéroglyphe périodique parue sous le règne de Louis XVI (1638-1715) et qui devrait être étudiée par rapport à ses sources gouliardes, et ceux qui, réunis à leur tour, de manière moins couverte et assez ostensible, sous l'appellation de **Cosmopolites** contribuèrent largement aux progrès et aux succès de la littérature encyplopédique et libertaire de leur temps. Ainsi Guillaume Postel (1510-1581) illustre orientaliste et écrivain de l'époque, emprisonné par l'Inquisition à cause de sa vision œcuménique des grandes religions monothéistes, ainsi André Thevet, humaniste bien connu, ainsi Gérard Vossius (1577-1649) encyclopédiste et philosophe hollandais, érudit de grande valeur.

Détail important, la présence parmi les Cosmopolites de certains auteurs de pamphlets dirigés au XVIè siècle, contre les Guise, et parmi lesquels on doit citer **Eusèbe Philadelphe Cosmopolite** auteur d'un pamphlet parisien étroitement lié à certaine représentation caricaturale réalisée sur une parois de la caverne aux sculptures de Dénezé-sous-Doué. Certains Cosmopolites utilisèrent en guise de monogramme personnel d'ange, jouflue (l'agelot) figurée avec la bouche ouverte. Lecture déchifrée : "croix signe gueule" (la croix posée sur une bouche ouverte signifiait l'interdiction de parler). Quant aux autres signes courants gouliards, le personnage qui tire la langue (envoi) et son voisin qui ouvre la bouche et la garde ouverte (réplique), couple figuré, évoquant la dualité primordiale, occupaient à leur tour, la même position dominante parmi les signes de reconnaissance des Gouliards du XVI° siècle. combien de personnages "accolés" ou se faisant face, de cette manière n'ornent pas les parois de la cave aux sculptures de Dénezé-sous-Doué ? C'était une autre manière dont : "Nez de cabre par signes répond à Panurge."
"Il baisla assez longuement, et en baislant faisait hors la bouche, avec le poulce de la main dextre, la figure de la lettre grecque dite Tau par fréquentes réitérations ; puis leva les yeux au Ciel et les tournoyat en la tête comme chèvre qui avorte" (Rabelais).

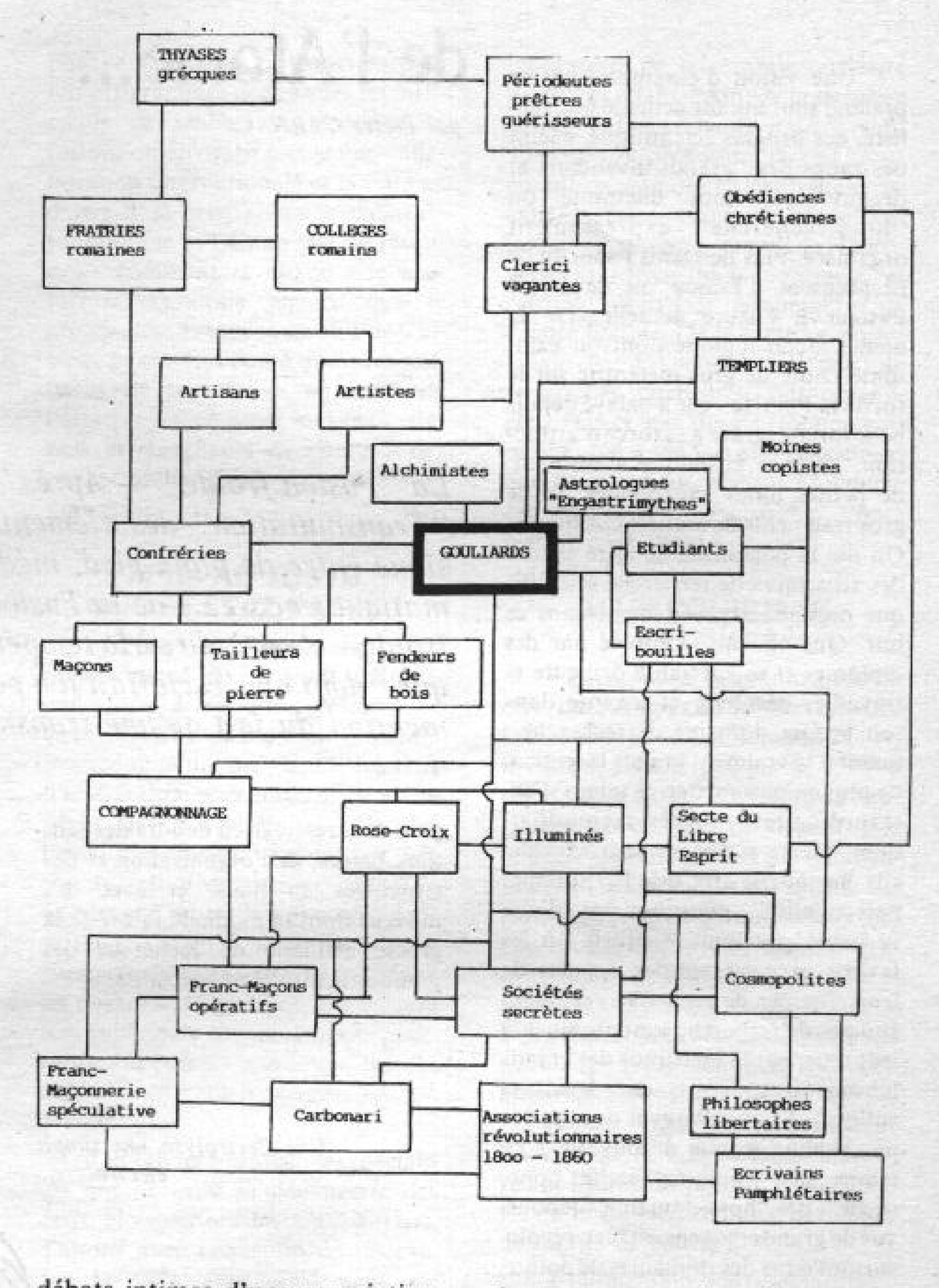
La contribution des Gouliards au développement de l'esprit libertaire n'est plus à démontrer, non plus le rôle de précurseurs qu'ils assumèrent dans l'histoire de l'apparition et de l'épanouissement ultérieur de certaines sociétés secrètes et ordres initiatiques. La secte des **Illuminés,** les gens de la célèbre secte des adamites (Pays-Bas, Flandres, Picardie), la société des Rose-Croix et la Franc Maçonnerie ont abreuvé leurs sources à la pensée et aux démarches gouliardes. Sur le plan politique leur contribution à la constitution des mentalités qui ont aboutit à la Révolution Française est, et demeure, indéniable. Les attitudes de pensée et surtout de fait, concernant la liberté, l'égalité et la fraternité, faisaient consciemment partie de la démarche d'esprit gouliarde. Une démarche également pacifique, tolérante et œcuménique. Rendons donc hommage à Grasset d'Orcet qui, parmi les peu nombreux auteurs français qui ont étudié le phénomène historique gouliard s'en est approché le plus. Citons ainsi, le jugement général qu'il en donne :

"La destruction de la royauté n'était point **d'abord** dans ce programme (celui des Gouliards, n.d.l.r.) ; on peut même dire que pendant plusieurs siècles, les Fils de Goulia furent le plus ferme soutien du pouvoir royal, mais la restauration des études classiques au seizième siècle fit refleurir l'idolâtrie républicaine qui sût enter d'une façon assez biscornue sur le radicalisme démocratique et égalitaire des Gouliards, et ils se trouvèrent avoir renversé en même temps le Trône que l'Autel.

Ce ne fut pas toutefois sans une violente résistance d'un bon nombre d'entre eux, et, autant qu'on en peut juger par le peu de renseignements qu'il a été possible de recueillir jusqu'ici, sur ces débats intimes d'une association dont les annales sont uniquement écrites en hiéroglyphes, ce fût cette divergence d'opinions qui décida les Gouliards à ne plus faire d'adeptes et à se dissoudre par extinction successive des membres survivants, qui emportèrent avec eux dans la tombe le secret de leurs prédécesseurs."

On estime que la disparition définitive des Gouliards considérés en tant que tels se situe entre 1830 et 1840 après que bon nombre d'entre eux avaient rejoint dans l'ordre spéculatif la Franc Maçonnerie et, dans l'ordre opératif, diverses sociétés secrètes révolutionnaires, les Carbonari surtout, qui préparaient déjà le grand mouvement révolutionnaire de 1848. ■

Pierre Carnac



FIN DU DOSSIER